



Un combattant de l'Armée syrienne libre cherche un abri dans les ruines d'Alep. **GORAN TOMASEVIC (REUTERS)**

SYRIE

VISA POUR L'HORREUR

D'Alep à Damas, quatre photographes dressent le plus impitoyable des réquisitoires contre la guerre et les armes chimiques. Présenté au festival Visa pour l'Image à Perpignan

PAR JEAN-PAUL MARI

Après vingt-huit mois de guerre, plus de 100 000 morts, un Syrien sur quatre a fui sa maison. Deux millions d'hommes, de femmes, d'enfants qui fuient la barbarie d'une terre qui massacre les siens. Il y avait Homs, son visage d'apocalypse, la mort et les rats, les habitants qui fuient par les égouts. Il y a aujourd'hui la banlieue de Damas, le cœur du pays et Alep, merveille défigurée par les bombes, les obus, les roquettes et les balles de mitrailleuses. Alep, où des snipers aux visages de tueurs déjà morts s'enroulent aux rideaux des fenêtres, clignent

de l'œil derrière la lunette de leur fusil, cherchant l'ombre d'en face, humain, enfant ou chien errant, tout ce qu'ils peuvent détruire. Alep, où on progresse dans les maisons par une enfilade de trous dans les murs, des trous utiles pour faire passer les cadavres des combattants tués. Où un homme repart seul à travers un champ de ruines vers la ligne de front, pour aller récupérer le cadavre d'un ami qu'il rapporte sur son épaule. Alep, où l'homme qui se tord de douleur sous vos yeux, amputé par un éclat de ferraille, est celui qui vient de vous sauver

la vie, une minute plus tôt, en vous poussant dans l'embrasure d'une porte juste avant que l'obus ne dévaste la rue. Où les pères et les mères survivent à leurs garçons, pour pouvoir les entermer, comme une insulte au cours de la vie. Ici, le monde explose autour de vous, la maison se désagrège, les murs et le plafond crevés vous ensevelissent au milieu des cendres et des débris de poutres, de pierres et de plâtre. Alep, où on triche pour survivre, en brandissant la tête d'un mannequin au bout d'une pique pour repérer le départ de feu du sniper ennemi. Où deux amis



Un homme est allé récupérer sur le front d'Alep le corps d'un de ses amis tué au combat. **GORAN TOMASEVIC (REUTERS)**

A Damas, Abou Hamza, de la brigade Tahrir al-Cham de l'ASL, vient d'être touché à l'épaule. **G. TOMASEVIC (REUTERS)**



Violents combats à Al-Mleha, dans la banlieue de Damas. **GORAN TOMASEVIC (REUTERS)**



Evacuation de blessés d'une mosquée d'Alep bombardée par les forces de Bachar al-Assad le 17 octobre 2012. **FABIO BUCCIARELLI (AFP)**

← sont couchés l'un contre l'autre, tous deux frappés par la même balle. Celui qui paraît le plus fort est aussi le plus pâle. Et va succomber l'instant d'après. Où, près de Damas, un homme rampe sur un précieux carrelage ancien à damier rouge et blanc, laissant derrière lui ses armes désormais inutilisées et une traînée sanguinolente noirâtre. Alep, où un jeune homme, l'index levé, dit la chahada, la profession de foi des musulmans – « *Il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet est son messager* » –, met son doigt sur ses lèvres puis le pointe haut vers le ciel. Expire un grand coup. Et meurt. Alep, où toute une ville dit la prière des morts.

Il y avait le feu, il y avait l'acier, il y avait les cendres. Il y a désormais le gaz, invisible, inodore et mortel. Le bruit de quincaillerie d'une roquette non explosée qui rebondit sur le sol, et les hommes se tordent, la mousse aux lèvres, les pupilles dilatées et les membres glacés : « *Les radios crépitaient, les combattants mettaient leur masque, mais personne ne savait rien* », raconte le photographe à Jobar, un quartier de la périphérie de Damas. Il prend les images des survivants blessés, les yeux rouges, la poitrine oppressée, ceux qui se plaignent de violents maux de tête ou crachent du sang. On leur lave les yeux au sérum physiologique. Le médecin qui les soigne est pris soudain du même mal. Se bourre d'atropine, de cortisone et respire sous un masque à oxygène. Le gaz. L'ypérite, le gaz moutarde de nos poilus, celui qui brûle les poumons. Et surtout le sarin, qui attaque les nerfs, les paralyse. Et encore des mélanges, sophistiqués, plus rapides, plus violents, assassins. Quelqu'un tire le photographe en arrière, il ne voit déjà plus rien, ses yeux sont touchés, aveugles. Mais l'image est là. Damas détient plus de 1000 tonnes d'agents chimiques, censés faire le pendant au feu nucléaire d'Israël. Aujourd'hui, le régime gaze son propre peuple. Le 21 août suivant, près de Damas, une attaque massive tue 1429 personnes, notamment des civils. Et les images attestent la réalité de ces rangées de corps blêmes, alignés sur le carrelage des mosquées et des hôpitaux. Sidérés. Comme nous. Regardez ces images, encore et encore. Elles nous viennent de Syrie, de notre Méditerranée, d'une grande et belle civilisation raffinée, du fond de l'horreur. ■



A Alep, un cadavre est évacué par un trou creusé à cet effet dans le mur d'une maison.
GORAN TOMASEVIC (REUTERS)



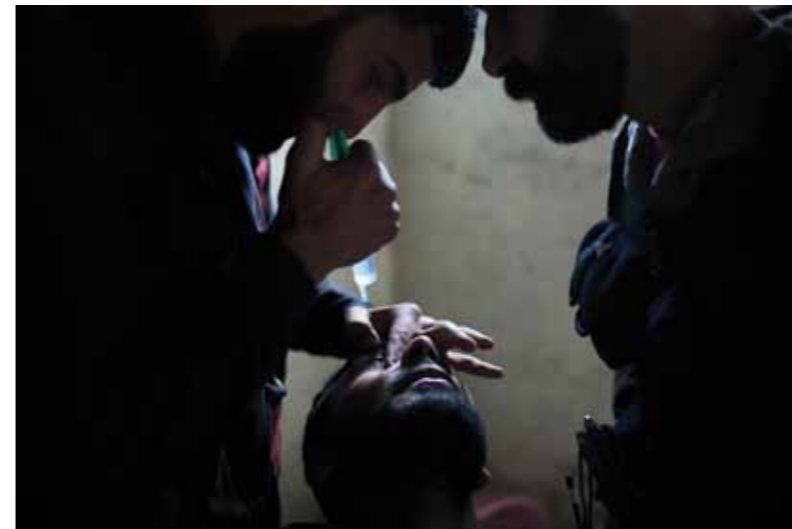
Un homme nourrit sa fille devant sa maison en partie détruite à Azaz près d'Alep.
MUHAMMED MUHEISEN (AP)



Un rebelle se traîne sur le sol, juste après avoir été blessé par une grenade à main, le 3 février 2013 sur la base militaire d'Irbin, près de Damas. GORAN TOMASEVIC (REUTERS)



13 avril 2013, quartier de Jobar à Damas : des combattants de l'ASL font face à une attaque à l'arme chimique.
LAURENT VAN DER STOCKT (REPORTAGE PAR GETTY IMAGES POUR « LE MONDE »)



Blessé aux yeux par des émanations de gaz sarin, un homme reçoit des soins. Quartier de Jobar, à Damas, le 16 avril 2013.
LAURENT VAN DER STOCKT (REPORTAGE PAR GETTY IMAGES POUR « LE MONDE »)



Un jeune rebelle monte au front contre les forces gouvernementales.
FABIO BUCCIARELLI (AFP)